

3^e année. — N° 151.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. : Étranger : 20 fr.)



6 Octobre 1917.

(130, Rue de Provence, Paris - Tél. Bergère 39-51.)

J'ai vu...



L'AS DES AS, LE C^{NE} GUYNEMER, DISPARU

Pop64

LES BOUCHÈRES AUX ABATTOIRS DE LA VILLETTE



Crevant les panses.

Une « auxiliaire » à poigne



Le lavage des boyaux.



L'éventreuse



Les entrailles à la triperie.



Recueillant le sang.

Sur ses solides épaules, cette robuste bouchère emporte sans broncher le superbe porc, pesant plus de 250 kilos, qu'elle vient d'abattre avec une virtuosité sans pareille qu'admirent les plus vieux saigneurs de l'abattoir, les seuls qui soient restés. En voyant ces gaillardes, à moitié plongées dans le sang qui ruisselle autour d'elles, remuant toute cette tripaille sanglante, peut-on encore songer à ces petites

apeurees qui, lorsqu'elles vont à la campagne, ne peuvent voir égorger un poulet sans s'évanouir ou reculent en criant à la vue d'un poisson accroché, à un hameçon? De même que l'agriculture, les abattoirs manquent de bras. Les femmes s'y sont mises pour que l'arrière n'ait pas faim et puisse tenir, alors que jadis, à la Villette, elles n'étaient guère employées qu'à la triperie et au raclage des pieds

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit par GÉRARD BAUER

Ces considérations émises, Hartig se tut quelques instants. Il semblait satisfait d'être arrivé au but de son voyage et jouissait pleinement de ces quelques moments de repos.

— L'homme que nous allons retrouver, dit-il à Levinski, est un des agents allemands les plus dévoués que nous ayons en Espagne. Je lui apporte des ordres et de l'argent pour les exécuter. Ces ordres, ou plutôt ces indications, lui permettront peut-être de réaliser une manœuvre fort utile. Il s'agit de travailler les tribus non encore soumises à la France dans le Sud tunisien et au Maroc et de les dresser contre nos ennemis. Nos agents en Espagne et au Maroc armeront comme il convient. En suscitant à la France des difficultés dans ses colonies, en l'obligeant par la suite à renforcer ses bataillons indigènes, en créant, pour ainsi dire, un front africain, nous l'affaiblissons moralement et matériellement. Vous voyez ainsi la grandeur de notre tâche. Elle vaut que nous affrontions des périls pour l'accomplir... Elle nous démontre enfin à nous-mêmes, comme elle le prouve au monde entier, que nous ne sommes pas les prisonniers de l'Angleterre... que nous habitons les mers que nous voulons et que rien ne peut nous empêcher de porter la parole et la volonté allemandes à travers le monde.

Une heure passa. L'U-51 flotait doucement, balancé au gré d'une houle discrète. A dix heures et demie Hartig donna l'ordre de marche. Le sous-marin avançait prudemment vers la côte. La nuit était soudain devenue très sombre et Levinski distinguait à peine la côte. Il était demeuré sur le pont, car Hartig était rentré au poste de commandement et marchait au compas... Le sous-marin avançait dans une anse étroite pour s'en-

foncer dans une crique. Enfin il s'arrêta. Hartig monta sur la passerelle.

Il regarda tout autour de lui, cherchant à pénétrer le secret des ténèbres.

— C'est sûrement ici, dit-il enfin. Nous sommes au point exact. Il n'est pas tout à fait onze heures... Cela va bien. Nous

— C'est bien... Quand je vous le dirai vous ferez les signaux suivants : Deux allumages brefs... Un allumage prolongé et deux brefs.

La masse semblait s'être arrêtée.

— Allez... commanda Hartig...

Levinski fit les signaux, mais on ne répondit pas.

— Recommencez, ordonna Hartig... Un peu plus haut, à hauteur de votre épaule. Oui... Deux brefs... c'est cela... Un long... Deux brefs.

Un feu vert brilla en face de l'U-51 et répondit enfin.

— C'est bien lui ! dit à mi-voix Hartig.

La masse se rapprocha. C'était une vedette, avec un moteur silencieux. Elle aborda bientôt. Un homme en sortit, enjamba les bastingages et s'approcha.

— Commandant von Hartig ?

— C'est moi.

— Lieutenant Himaüs.

— Salut.

Après s'être salués militairement, Hartig présenta Levinski. Les trois hommes se serrèrent les mains. Le nouveau venu prit la parole, solennellement :

— Je suis ému de fouler un territoire allemand, dit-il, car le bateau c'est un peu le sol de mon pays. Je me découvre et je dis : « Vive l'Allemagne ! »

Il ôta le chapeau de feutre qu'il portait. Hartig et Levinski étaient assez émus par cette scène, en pleine nuit, dans un cadre sauvage. Puis le lieutenant Himaüs descendit avec Hartig et Levinski dans les machines. D'une serviette de cuir il sortit de nombreux papiers classés sous des enveloppes.

— Voici le courrier... Il y a des lettres de nos agents et des rapports. Je n'ai rien d'autre à vous remettre.

De son côté von Hartig lui donna quelques explications puis lui fit tenir quelques documents.

Enfin, d'un coffre qu'il alla chercher dans sa chambre il sortit deux cent cinquante mille francs de billets de banque français.

— Je vais vous délivrer une nouvelle provision de deux cent cinquante mille francs. Cet argent est en billets français, comme d'habitude... Cela nous permet, comme vous l'avez constaté, de tromper la police espagnole sur les origines de certains mouvements... Et c'est excellent pour le change ! ajouta-t-il dans un demi-sourire.

— Et cela ne vous coûte pas beaucoup !... continua Himaüs sur le même ton...

Les affaires réglées, le lieutenant Himaüs parla avec ses compatriotes de la situation des belligérants. Ainsi Hartig et Levinski apprenaient quelques-uns de ces événements qui n'étaient pas relatés dans les journaux d'Allemagne. Tous deux d'ailleurs n'en étaient pas autrement surpris. Hartig avait une énergie, une volonté à toute épreuve, mais c'étaient celles d'un homme



De la vedette noyée dans la nuit, un feu vert répondit au feu rouge du sous-marin.

allons faire un appel de sans-fil pour signaler notre arrivée.

— Nous avons des postes sur cette côte ? interrogea Levinski.

— Apparemment... répliqua Hartig sur un ton dédaigneux... Nous en avons partout où il nous est nécessaire d'en avoir.

Il fit envoyer un message conventionnel qui signifiait : « Nous sommes arrivés... Nous vous attendons ». La réponse vint au bout de quelques minutes : « Dans un quart d'heure serons près de vous. Indiquez position par signaux convenus. » Hartig resta sur le pont et de temps à autre consultait sa montre.

Soudain il demeura immobile, attentif, le regard fixé sur une masse sombre qui se mouvait dans la nuit.

— Ce doit être lui... dit-il. Mais ne bougeons pas encore. Demandez la lampe portative, celle à l'ampoule rouge... vite...

Levinski descendit au kiosque et remonta la lampe à la main.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Chargé par la police secrète de surveiller les agissements des officiers de la marine allemande, une jeune femme, Maria Lesser, avait dénoncé le lieutenant de vaisseau d'origine polonaise Levinski comme témoignant une vive répugnance contre les procédés de guerre sous-marine. Et pour le guérir de cette répugnance, Levinski est embarqué comme second à bord d'un sous-marin, l'U-51, que commande un hobereau prussien, von Hartig, qu'il déteste profondément et qui de plus a été jadis l'amant de Maria Lesser. Or, Maria Lesser, aimée par Levinski qui durant la croisière du sous-marin ne cesse de lui envoyer le journal de sa vie, est complètement gagnée par cette affection et, écartée par la besogne infâme qu'elle accomplit, elle veut rompre avec son passé. Elle fait part de sa décision à von Richter, le chef du service d'espionnage celui-ci refuse obstinément sa démission, la menace si elle persiste dans son projet, de tout révéler de sa vie au lieutenant Levinski. Cependant l'U-51 poursuit sa croisière fertile en incidents de route : torpillages, pièges évités, etc. Le voici sur les côtes d'Espagne où, dans une anse déserte, il reçoit, de nuit, la visite d'un des agents que les Prussiens entretiennent dans le golfe de Biscaye pour leurs tristes besognes.

qui ne se paye pas de mots, de ces hommes qui puisent de nouvelles ressources d'activité dans les réalités de la vie plus qu'ils ne se laissent abattre. Quant à Levinski, sa tendance naturelle à assombrir toutes choses lui faisait découvrir la vérité à travers les réticences officielles.

— La situation est grave, conclut Hartig... Mais elle n'est pas désespérée pour l'Allemagne. Avec de l'énergie, de la méthode, de l'esprit de suite, nous vaincrons... Nous forcerons nos ennemis à demander la paix et nous aurons montré ce dont nous étions capables. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Le grand facteur de la victoire, ce sont les sous-marins. Nos chantiers en fabriquent, mais pas assez encore. Il faut que nous arrivions à en sortir un tous les deux jours et que nous nous en servions pour bloquer l'ennemi. Ce blocus est réalisable et l'Angleterre comprendra alors seulement que cette insularité dont elle est si fière, cela n'est plus une force mais une faiblesse irrémédiable. Ce blocus auquel Napoléon, pensif, rêvait au camp de Boulogne, Tirpitz le réalisera... Nous affamerons qui a voulu nous réduire par la faim.

Plusieurs heures durant les trois officiers devisèrent et supputèrent l'avenir...

— Nous allons boire à notre victoire... Nous en avons le droit, lieutenant Himaüs! dit Hartig. J'ai là une bouteille de ce vin qu'on boit à Altenaar, dans cette

Prusse rhénane qui est si vivante, si belle, si vaillante. Au bout de la vallée de l'AAar se dressent ces coteaux d'Altenaar où pousse une vigne vigoureuse et dorée... Vous la connaissez bien... Pas vous, Levinski, qui êtes de l'Est, de ces terres ingrates et rudes qui ne furent pas toujours couchées dans le berceau de l'Allemagne... Mais vous, Himaüs, qui, je crois, avez été élevé à Bonn! Ah! l'excellent vin... Vous allez respirer un peu le parfum de la patrie et vous sentir animé par le sang de sa terre...

Il déboucha lui-même la bouteille brune au col effilé. Il versa le vin blanc dans les verres et ils burent le vin avec gravité, comme font les étudiants allemands quand



« A la santé de notre terre! A la grandeur de notre empereur et de son royaume!... »

ils célèbrent une des fêtes de l'Empire.

Le lieutenant Himaüs était tout ému.

— *Prosit*, dit-il.

— Non pas à notre santé... A la santé de notre terre... A la grandeur de notre empereur et de son royaume!

Ils s'étaient levés tous les trois et choquèrent leurs verres. Hartig et Himaüs étaient raides et buvaient le vin sans plus rien dire et en pensant à leur patrie lointaine. Levinski faisait un effort pour participer à cette émotion. Quelques instants auparavant, lorsque von Hartig lui avait dit, en une réflexion assez perfide, « qu'il était né dans ces terres ingrates qui n'avaient pas toujours été couchées dans le berceau de l'Alle-

magne », il avait ressenti un léger frémissement, comme une révolte contre cette insolence déguisée. Maintenant il y pensait et il se disait en lui-même:

— C'est peut-être vrai... puisque je suis moins ému qu'eux... puisque j'ai, moins qu'eux, cette émotion sacrée en évoquant la terre d'Allemagne et en buvant son vin.

Il raisonnait, pénétrait, analysait ses propres sentiments.

— C'est faux... C'est faux... Je suis un aussi bon citoyen qu'eux, je suis moins aveugle, voilà tout, plus sensible aux beautés de toute la nature, plus aimant, plus simple et moins orgueilleux.

Et il évoqua celle qu'il aimait. Il pensa encore: « A cette heure elle dort... Bientôt le jour se lèvera sur Kiel et baignera sa maison d'une lumière incertaine et douce... Elle dort... Elle dort... Comme je l'aime! »

Les deux autres ne parlaient plus et comme lui pensaient. Ils s'étaient assis à nouveau et achevaient lentement la bouteille. Enfin, le lieutenant Himaüs déclara:

— Il faut que je parte.

Ils remontèrent sur le pont où il faisait un peu plus frais. A l'horizon une bande claire, verte et jaune, annonçait l'aurore. Les étoiles pâlissaient puis s'éteignaient une à une. Dans la vedette se trouvaient deux marins aux gages de l'Allemand, mais l'un d'eux s'était endormi et l'autre le réveilla. Le lieutenant Himaüs embarqua.

— Adieu!

— Adieu! répondit Hartig.

La chaloupe s'éloigna.

— Allez vous reposer, dit Hartig à Levinski. Nous ne repartirons que demain, à la mi-journée.

Levinski gagna sa chambre. Il était las. Il ne pensait plus à rien. Il s'endormit presque aussitôt couché. Hartig s'était assis sur le pont, dans un des fauteuils. Il songeait à ce que Himaüs lui avait révélé sur la situation des combattants. Et il murmura:

— Ce sera long... Ce sera long...

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

Une publication merveilleuse!!!

EN VENTE PARTOUT

Des Photographies en couleurs prises, parfois, sous le bombardement!

VERDUN!

Vaux, Douaumont, le Mort-Homme, la Cote 304, le Ravin de la Mort, etc.

PHOTOGRAPHIES DIRECTES EN COULEURS

et Texte de GERVAIS-COURTELLEMONT

Série en 4 Fascicules

qui paraîtront successivement les 1^{er} et 15 Octobre, 1^{er} et 15 Novembre

Le Fascicule : 1 fr. 50

Dans chaque fascicule, 20 reproductions artistiques sur beau papier couché fort

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence, 30 — PARIS

Le plus bel ouvrage sur la Guerre!!!

UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 19 au 25 Septembre

MERCREDI 19 SEPTEMBRE. — M. Painlevé se présente devant le Parlement avec le nouveau ministère.
— Dans l'affaire Turmel, le procureur général demande des poursuites.

JEUDI 20. — Le cabinet Painlevé obtient la confiance du Parlement par 368 voix contre 0 et 131 abstentions.
— En Russie, Kerensky paraît disposé à assumer une autorité absolue pour ouvrir enfin l'ère de l'ordre.
— Sur tous les fronts, vives fusillades.

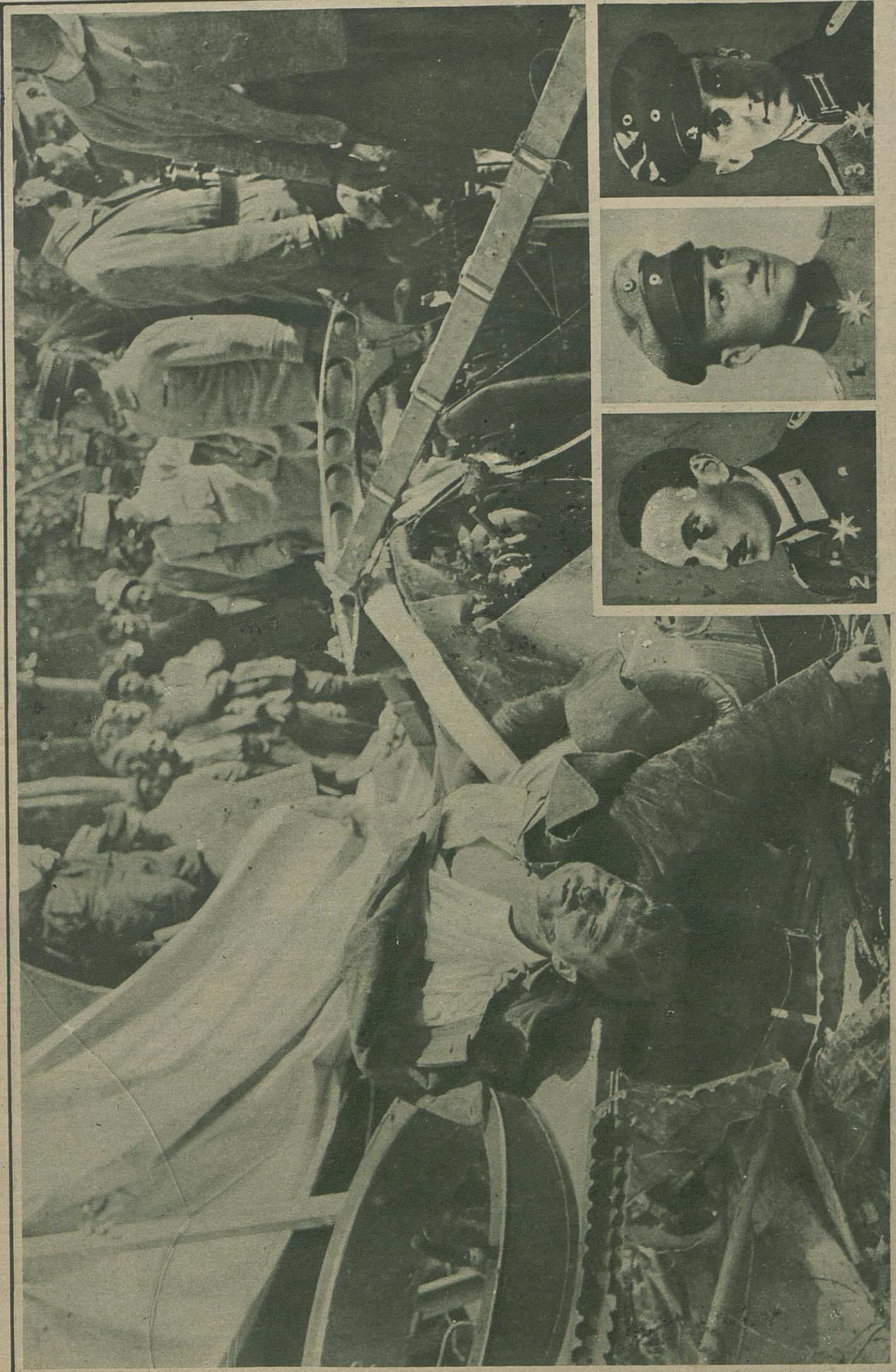
VENDREDI 21. — L'armée anglaise attaque à l'est d'Ypres et fait plus de 2000 prisonniers.
— La Chambre autorise les poursuites contre M. Turmel.

SAMEDI 22. — Les Anglais élargissent leurs succès.
— Démission du général Alexieff, chef de l'Etat-major russe.
— Mort de M. Liard, vice-recteur de l'Université de Paris.

DIMANCHE 23. — Publication de la réponse allemande et autrichienne à la note de Benoît XV.
— Les Allemands contre-attaquent à Ypres.
— Le roi des Belges et M. Poincaré commémorent sur le front les héros de Verdun.
— Prise de Jacobstadt par les Allemands.

LUNDI 24. — A Washington, M. Lansing révèle, avec documents sensationnels à l'appui, tout le plan du complot Bernstorff.

MARDI 25. — A Pétersbourg, le député Tchernoff, ancien ministre, se met à la tête des maximalistes contre Kerensky.



TOUCHE ET ABATTU A 5 000 METRES D'ALTITUDE

Si ce n'est leurs raids au-dessus des formations sanitaires où ils assassinent à plaisir les femmes et les blessés, les avions allemands ne semblent guère maintenant avoir beaucoup de goût pour survoler les villes françaises. C'est que, non seulement il leur faut compter avec les " chasseurs de Boches ", nos as intrépides, mais nos artilleurs spéciaux des postes de D. C. A. fixes ou mobiles ne les laissent pas impunément pénétrer dans nos lignes. C'est ainsi que le 2 septembre, à quelques kilomètres

de Souilly, le poste 48 envoyait à plus de 5 000 mètres d'altitude un obus explosif qui abattait un avion allemand en même temps qu'un auto-canon de la 42^e section en abattait un autre. Notre document représente, avec le cadavre du pilote, les débris de l'avion abattu par le poste 48. Au bas : le capitaine von Richtofen (1), l'as des as allemands qui serait grièvement blessé, et dont le frère, un autre as également, a été tué récemment; le lieutenant Hohndorf (2) tué et le lieutenant Wolf (3) tué.



La brouette

PAR

PIERRE MAC ORLAN



L'AVENTURE que je vais vous raconter et dont je fus le héros, dit Garwell, me dégoûta à tout jamais de faire le bien. Je ne veux plus passer pour un bon type et que je sois pelé vil si, désormais, je ne mets tout en action pour être considéré comme la plus sombre brute qu'on puisse trouver à cent milles à la ronde. Oui, les livres de morale sont uniquement écrits pour berner les braves gens qui, comme moi, veulent pratiquer cette science. Rien n'est plus dangereux que de couper dans leurs panneaux et il faut se méfier comme de la peste rouge du chapitre réservé aux belles actions soi-disant accomplies par des individus ivres de publicité.

Pour en revenir à mon cas, je vous dirai que j'ai pour habitude de passer mes vacances dans une grande ville de province dont le nom n'a, en somme, aucune importance. J'habite cette ville et toute la journée, quand le temps m'y invite, je vais rôder dans la campagne pour donner des conseils aux paysans sur la manière de s'habiller. Je jouis, dans ce pays, d'une certaine popularité et, quand je pénètre dans un village, je suis ordinairement accueilli par les cris de : « Au rat ! au rat ! » qui semblent avoir pour but d'exciter les chiens contre mes jambes.

Il y a quelque temps déjà, j'étais parti pour prodiguer mes avis et je cheminai tranquillement sur les routes en fumant ma pipe, quand je croisai une grande, brave et forte vieille femme qui poussait une brouette chargée d'herbe à lapin. La chaleur suffoquante faisait suer la pauvre créature ainsi qu'un jockey dans un bain de vapeur, d'autant plus que le chemin qu'elle suivait se terminait par une forte montée. J'eus pitié de sa situation et, suivant l'exemple que j'avais lu dans les livres de morale, je m'ap-

prochai d'elle d'un air bon enfant. « Allons, ma brave femme, donnez-moi votre brouette, je vais vous la conduire en haut de cette côte. — Ah! vous êtes ben aimable, mon bon Monsieur, et pisque le bon Dieu vous a envoyé sur c'te route, v'là les brancards. I sont core chauds. » Je m'attelai à la place de la vieille et me raidissant, car la charge était lourde, sous un soleil de plomb, je gravis tant bien que mal plusieurs centaines de mètres d'une route où l'on aurait pu faire cuire des œufs en les roulant dans la poussière.

Arrivé au point que j'avais fixé comme terme à ma bonne action, je déposai la brouette et, regardant la vieille avec amabilité, j'attendis les remerciements. Rien ne vint. J'avoue que je fus un peu surpris. Mais ce fut autre chose quand la bonne dame, qui manifestait quelques signes d'impatience, m'adressa la parole : « Allons, mon gars, on s'a assez r'posé. Faut que j'soye rentrée à c'te heure. Nous avons core deux bonnes lieues. Faut point s'endormir tout d'minme.

— Mais, Madame, je crois avoir assez fait.

— Assez fait ! Qu'est-ce qui vous a dit d'prendre les ridelles à c'te berrouette, qui vous d'mandait rin ? En v'là un fainnant ! Tout d'minme, quand on s'charge d'un travail, on l'fait... J'connais qu'ça, mon gars.

Je voulus naturellement faire valoir mes droits de citoyen libre. La vieille brandit sa fourche (ai-je dit qu'elle possédait une fourche !) dans la direction de mes parties grasses et je me vis contraint à reprendre la brouette suivi par la vieille qui me conduisait comme on mène un bœuf à la charrie. J'étais fou de rage impuissante. Vingt fois j'essayai de déposer la brouette, vingt fois je sentis le froid de l'acier menacer ma chair. De fil en aiguille, nous arrivâmes en ville où je fis mon entrée suant, râlant et poussant toujours la brouette sous l'œil goguenard d'un tas d'imbéciles qui prirent le parti de nous escorter, comme s'ils eussent suivi une musique militaire. Alors, Messieurs, je ne pus endurer plus longtemps ce supplice. Abandonner la brouette tout de

suite, il ne fallait pas y songer, l'horrible vieille ne me décollant pas d'un pouce. Réunissant mes forces, je partis au galop avec mon véhicule, puis au triple galop, puis au galop éperdu. Frôlant les trottoirs, écrasant les enfants et les vieillards, m'engouffrant dans la rue ainsi qu'une tornade, à peine visible à l'œil nu, je traversai la ville comme une calamité naturelle, pour tomber, épuisé, dans les bras d'un commissaire de police à qui je contai ma bonne action. Cet homme me laissa parler à mon aise. Il m'écouta même avec sévérité et, quand j'eus terminé mon discours, il me conseilla de m'éponger le front tout en me poussant vers la porte qu'il referma.

J'étais anéanti : un papillon m'eût terrassé en s'en donnant la peine.

J'allais m'appréter à disparaître de ce coin inhospitalier, quand la porte du commissariat s'ouvrit de nouveau pour laisser passer la silhouette imposante du commissaire de police.

— Vous êtes encore là ? fit-il.

— Oui, répondis-je d'une voix blanche.

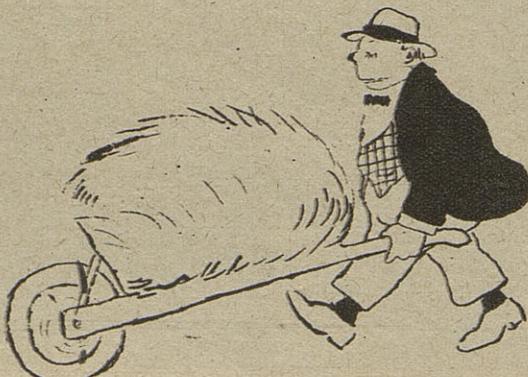
Le commissaire poursuivit en se frottant les mains :

— J'ai réfléchi, Monsieur, j'ai eu le temps de réfléchir sur votre cas et je tiens à vous faire part de mes observations. Elles peuvent vous être utiles. Tout ce que j'ai pu conclure de votre affaire, Monsieur, c'est qu'en racontant votre bonne action, vous en avez perdu le bénéfice. Oui, monsieur. Que ceci, désormais, vous serve de leçon. Faites le bien, que diable ! Rendez service tant qu'il vous plaira, mais, bon sang de bon sang ! ne le dites jamais.

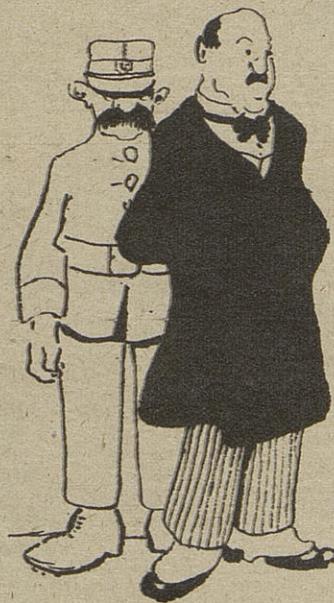
PIERRE MAC ORLAN



La vieille brandit sa fourche...



Je m'attelai à la place de la vieille...

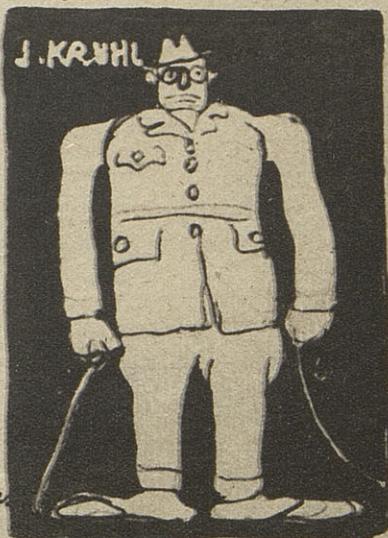


En racontant votre bonne action, vous en avez perdu le bénéfice.

L'affaire J. Krühl



en quelque croquis, je vais vous exposer la ténébreuse affaire Krühl qui fit trembler le monde



il y avait une fois un homme Krühl



et un homme Samuel Eliasar...



il y avait aussi le Capitaine Heresa



et aussi une dame qui avait nom Chita...



et puis le Capitaine Rig, qui était mort depuis longtemps...



et bien d'autres gens de mer...



et tous grades et de toutes pointures...



et quantité de matelots dont j'ai oublié les noms - tout le joli monde...
Toute réflexion faite, cette affaire étant assez obscure, il vaut mieux que vous la suiviez, à tête reposée...

... dans "j'ai vu" qui va publier LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE! le puissant et dramatique roman de Pierre MACORIAN

... avec des dessins de GUS BOFA.

La première coupure de notre nouveau Roman LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE paraîtra dans notre prochain numéro.



OBUSIERS FRANÇAIS EN POSITION DANS UN DES SECTEURS DE L'ISONZO

Il n'est que justice, et nos amis italiens sont d'ailleurs les premiers à le proclamer, de revendiquer la bonne part qui revient à l'artillerie française dans la dernière victoire de Cadorna. Pour contre-battre les défenses du fameux San-Gabriele, qui se dresse sur la route

de Trieste, la France a fourni à son alliée de nombreuses batteries d'obusiers et de canons lourds. Ils ont fait d'excellente besogne. C'est sous la protection de leurs obus, qui pulvérisaient les tranchées ennemies taillées en plein roc, que l'infanterie italienne a marché et vaincu!

LE JAPON VA-T-IL INTERVENIR ?

L'intervention de l'armée japonaise dans la grande guerre n'est pas une simple conjecture. De récentes entrevues entre hommes d'État japonais et américains prouvent que la question a été sérieusement envisagée et même discutée dans ses détails. Comment le Japon amènerait-il ses armées sur le front de guerre et quelle aide pourrions-nous en attendre ? C'est à ces questions qui hantent tous les esprits que répond l'article ci-dessous. Nous l'empruntons à notre éminent confrère le "Journal de Genève", dont la compétence en ces matières est depuis longtemps un fait acquis.

Bien que la participation active du Japon à la guerre générale ne soit pas encore sortie du domaine des rumeurs, il est permis de compter avec elle, et nous ne serions pas étonnés de voir, d'ici à quelques mois, le « Soleil Levant sur le champ de neige » flotter sur les champs de bataille d'Europe.

Parmi les recettes suggérées pour terminer rapidement la guerre, l'aide japonaise est l'une des plus anciennes et des plus simples, en apparence. En fait, elle était diplomatiquement presque irréalisable jusqu'à ces derniers mois. Les Alliés ne pouvaient pas donner aux Japonais, faute d'objets d'échange, les compensations correspondant à l'effort qui leur était demandé, ni les garantir contre les risques. Aussi longtemps que la Chine restait un champ clos, que les États-Unis étaient neutres et la Russie puissante, le Japon ne pouvait pas désertier l'Extrême-Orient et laisser renverser, en son absence, l'équilibre des forces en Chine.

L'intervention des États-Unis et de la Chine, combinée avec l'élimination de la Russie comme facteur de grande politique, a modifié les termes de ce problème et l'a rendu soluble sur une base à trouver. Le risque diminuait dès que les États-Unis concentraient leur attention sur l'Europe et que la Chine se livrait entièrement aux mains de ses alliés. En même temps, les possibilités de compensations augmentaient, par la disparition de la Russie et par l'ouverture simultanée de toutes les questions extrême-orientales.

Nous ne savons sur quelle base le baron Ishii s'est entendu à Washington avec le président Wilson. Mais il est clair que les objets d'échange et de compensation ne leur auront pas manqué, dans l'océan Pacifique, en Chine, dans cet Extrême-Orient où toutes les dimensions sont énormes. L'intervention des États-Unis a ouvert la porte à toutes les possibilités asiatiques. Rien d'étonnant à ce que, par cette porte, l'armée japonaise puisse passer. Il n'est rien qu'une coalition dans laquelle se trouvent le Japon, les États-Unis et l'Angleterre, ayant la Chine à sa disposition et n'ayant pas à compter avec la Russie, ne puisse faire en Asie après avoir éliminé l'Allemagne.

Si la question est assez facile au point de vue diplomatique, elle l'est moins dans le domaine technique. Il ne suffit pas de désirer le concours des Japonais et de l'obtenir, il faut le réaliser, il faut transporter

ces armées, leur matériel et leurs approvisionnements, assurer la liaison entre elles et leur base. Les hommes ne manquent pas aux Alliés, moins que jamais, maintenant que les Américains sont à leur disposition. La guerre est de plus en plus pour eux une question de matériel d'abord, de transport ensuite. Amener des Japonais en Europe pour les faire ravitailler par les mêmes

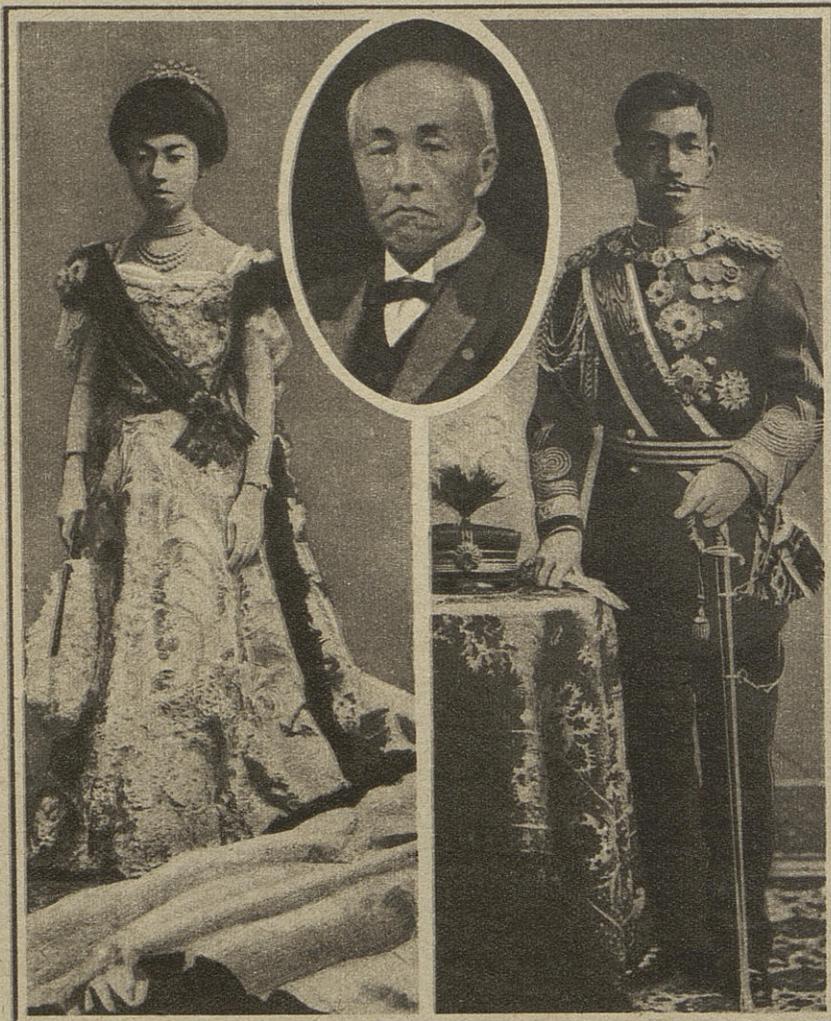
possibilité de la ravitailler. Aujourd'hui Vladivostock est encombré de marchandises qui restent en souffrance, faute de wagons. Des ingénieurs compétents assurent toutefois que l'on pourrait tripler le rendement du transsibérien, presque sans travaux, simplement en utilisant rationnellement les voies et le matériel existant. S'il est vrai que la Russie consente à remettre à une commission américaine l'exploitation de ce chemin de fer, on pourra voir ce spectacle paradoxal de Japonais, appelés à démontrer aux Russes comment ils auraient pu gagner la guerre de 1905 en utilisant mieux leurs moyens de communication.

La difficulté matérielle n'est pas la seule ; elle se double d'un obstacle militaire. Pour aider l'armée russe, il faut avant tout qu'il y ait une armée russe, car on ne peut songer à faire occuper par des Japonais exclusivement les deux mille kilomètres du front oriental. Mais la réorganisation de l'armée dépend de l'esprit public en Russie. L'arrivée des Nippons causera-t-elle au peuple russe une joie suffisante pour le galvaniser et le réconcilier avec l'idée de la guerre ? Les maximalistes paraissent voir en eux, jusqu'ici, surtout des auxiliaires de la réaction, ce qui ne saurait faciliter ni leur venue ni leur séjour. Lorsque les Japonais rouleront sur les rails de Sibérie, la partie ne sera pas encore décidée, si les Russes ne sont pas décidés à collaborer loyalement et activement avec eux.

Quant à appeler les Japonais en Mésopotamie, contre les Turcs, comme l'a suggéré M. Robert de Caix dans le *Journal des Débats*, cette solution nous paraît plus malaisée encore,

car le grand souci des Alliés provient du fret, et si les Japonais en absorbent une quantité considérable, leur appui se soldera plutôt par un déficit que par un profit.

Si les difficultés diplomatiques paraissent vaincues, les obstacles techniques restent sérieux et nous ne parlons que pour mémoire des objections morales. Personne, en Europe, je pense, ne sera particulièrement heureux de voir les Japonais mettre le pied sur notre continent, et de les voir venir en vainqueurs et presque en sauveurs. C'est là un aspect du péril jaune que Guillaume II lui-même n'avait pas envisagé. Mais après trois ans d'une guerre atroce et sans issue, on ne peut plus se montrer difficile sur les moyens de la terminer et l'on en vient à saluer tout ce qui nous rapproche de la solution.... W. M.



LL. MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DU JAPON. (EN MÉDAILLON) UN DES HOMMES D'ÉTAT JAPONAIS LES PLUS ÉMINENTS ET DES PLUS FRANCOPHILES : LE COMTE OKUMA.

moyens que les Européens, ce n'est pas résoudre la question de la victoire, c'est la compliquer.

Deux voies d'accès vers l'Europe s'ouvrent aux Japonais. L'une à travers la Sibérie, l'autre par eau, vers la Méditerranée. Par la voie de terre, les Japonais ont déjà, depuis deux ans, envoyé aux Russes des secours très appréciables, un matériel abondant, des fusils, des munitions, de l'artillerie, et même des hommes, officiers instructeurs et troupes techniques. L'aide japonaise, dans ce sens limité, est une réalité depuis l'été 1915.

Il s'agit maintenant de voir dans quelle mesure elle pourrait être étendue et intensifiée. La question du chemin de fer prime toute autre. Le Japon n'enverra pas une armée au bout de dix mille kilomètres de rail sans s'assurer d'une façon absolue la

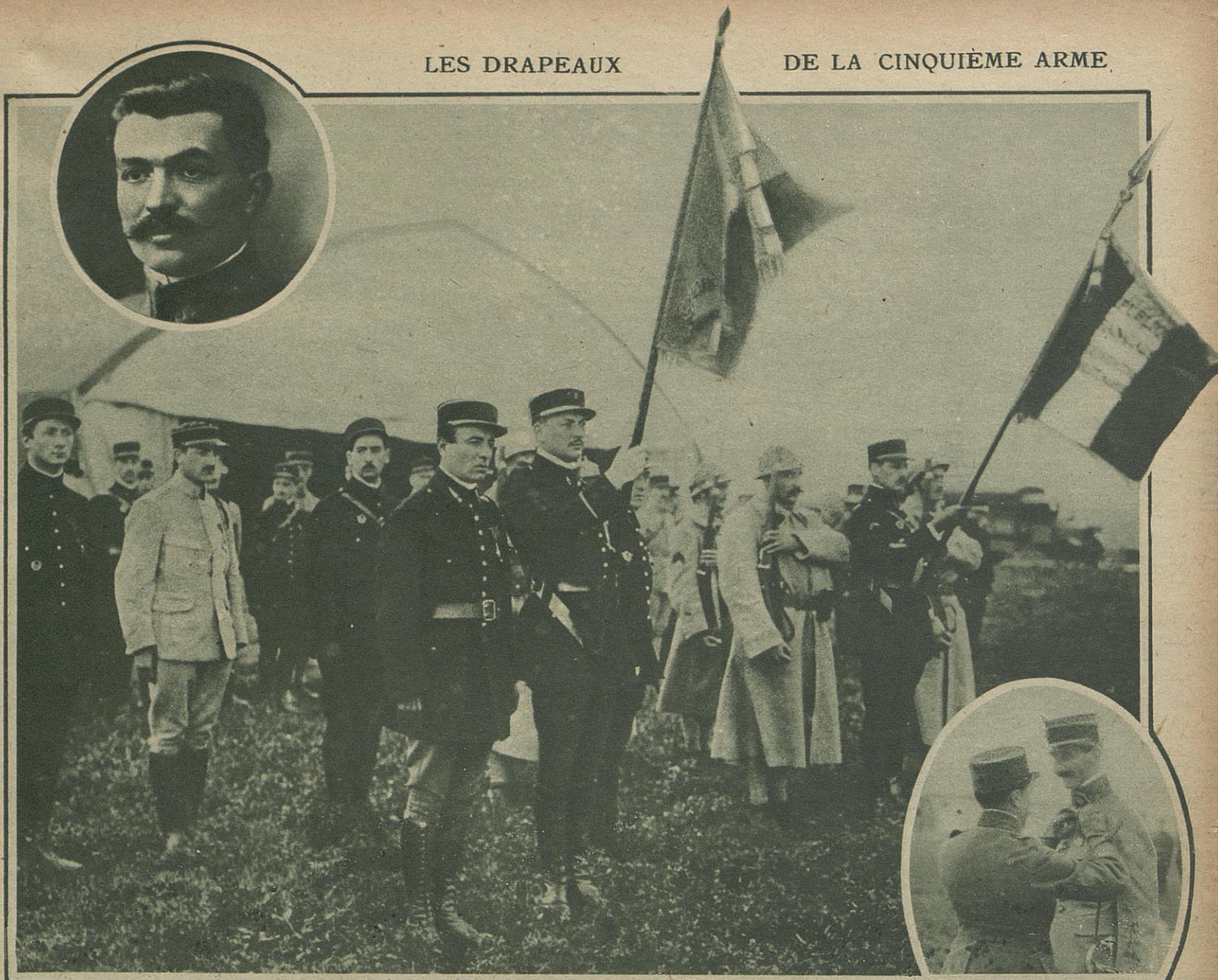
J'ai vu.

HURRAH POUR LA FRANCE!



Contre amiral Sims.

Le groupe de "sammies" enthousiastes dont nous publions ci-dessus la photographie a été pris au moment où tout un nouveau contingent d'Américains débarquait dans un de nos grands ports de l'Atlantique. Quelques-uns d'entr'eux, ceux que nous reproduisons ici, prirent d'assaut un des wagonnets qui relient les quais au camp où tout est préparé pour leur instruction et se mirent à chanter les premières strophes de la "Marseillaise". Si l'accent était étrange et la musique incertaine, les cœurs américains n'y faisaient point défaut. Et, chaque jour, de nouvelles voix arrivant de l'autre côté de l'Atlantique grossissent ce chant qui retentira formidable sur le front.



Pour la première fois, les deux drapeaux de la cinquième arme, celui de l'aviation et celui de l'aéronautique, se sont trouvés réunis. Cefut à l'occasion de la remise de la rosette d'officier de la Légion d'honneur

au commandant de Miribel, fils du général, que les deux glorieux étendards flottèrent côte à côte. En haut, en médaillon, le commandant Brocard, qui fut le chef de la célèbre escadrille d'aviation des Cigognes,

Le commandant de Miribel reçoit la rosette.

Vient de paraître :

L'ÉNIGME
DE
CHARLEROI

par Gabriel HANOTAUX
de l'Académie Française.
ancien Ministre des Affaires Étrangères.

Un vol. in-18. 128 pages, 4 cartes. 1 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence, Paris



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 56. GRATIS.

BAIN DE PIEDS JAPONAIS

Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur

Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

CAPVERN

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux. — N'a pas de similaire. — Eau de table non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Saison du 1^{er} Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

EAUX CALCIQUES — Température 24°

DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DÉPURATIVES, RÉSOUDIVES, TONIQUES ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques. Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foe et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthritiques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foe et des Voies biliaires, États hémorroidaires, Affections de la matrice, Troubles de la menstruation (Étouffements et Vapeurs, Age critique), Anémies diverses, États nerveux divers, Neurasthénie.

HOTELS DE PREMIER ORDRE

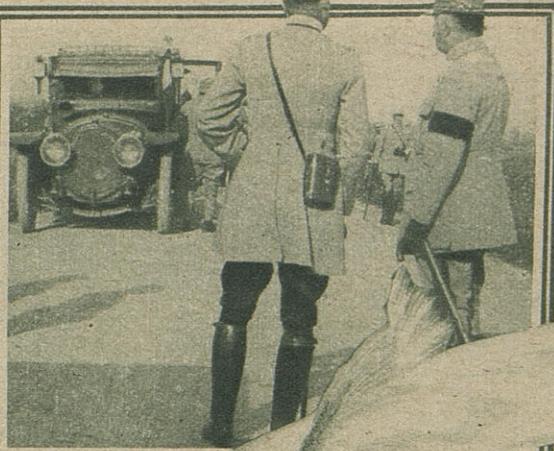
J'ai vu...
EN MARGE DE LA GUERRE



A Dublin, le vice-roi d'Irlande préside un original cross-country militaire avec masques contre les gaz.



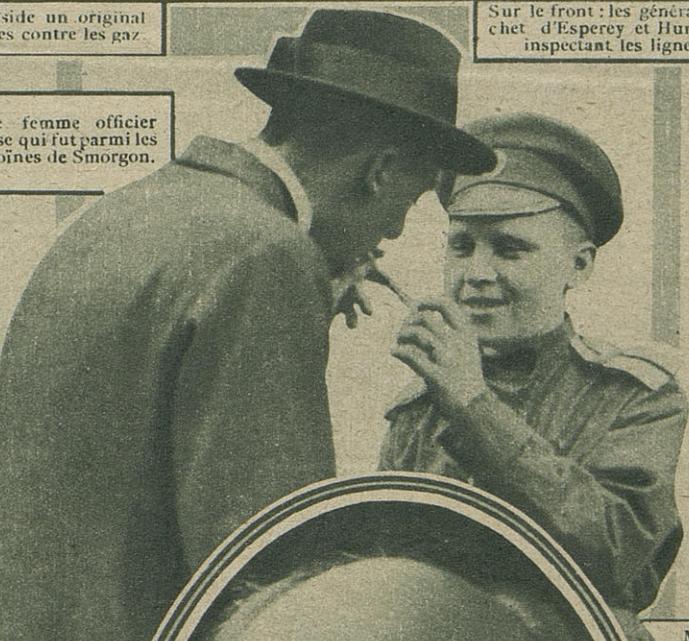
L'amiral Mayo, amiralissime de la flotte américaine qui était récemment en France.



Sur le front : les généraux Franchet d'Espèrey et Humbert inspectant les lignes.



Une femme officier russe qui fut parmi les héroïnes de Smorgon.

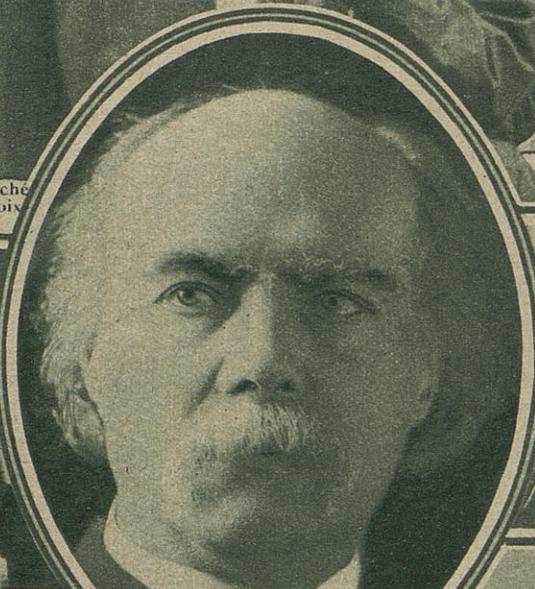


Mme Gaby Deslys, à une fête de charité organisée à Londres pour les blessés français.

La Vicomtesse de la Panouse, femme de l'attaché militaire français à Londres, présidente de la Croix Rouge française en Angleterre.



Dans un camp russe en France, devant le pape, les soldats prêtant serment de fidélité au gouvernement provisoire.



M. Liard, vice recteur de l'Université de Paris, qui vient de mourir.



Le généralissime Pétain fait grand officier de la Légion d'honneur le ^{général} Hirschauer qui prit le plateau de Californie.



Le Kaiser acrobate à Hindenburg : « Dépêchez-vous maréchal ou ils vont tous m'écraser ! » (Dessin de Chaperon Jean.)



Un tommy à la recherche de la tombe d'un camarade.

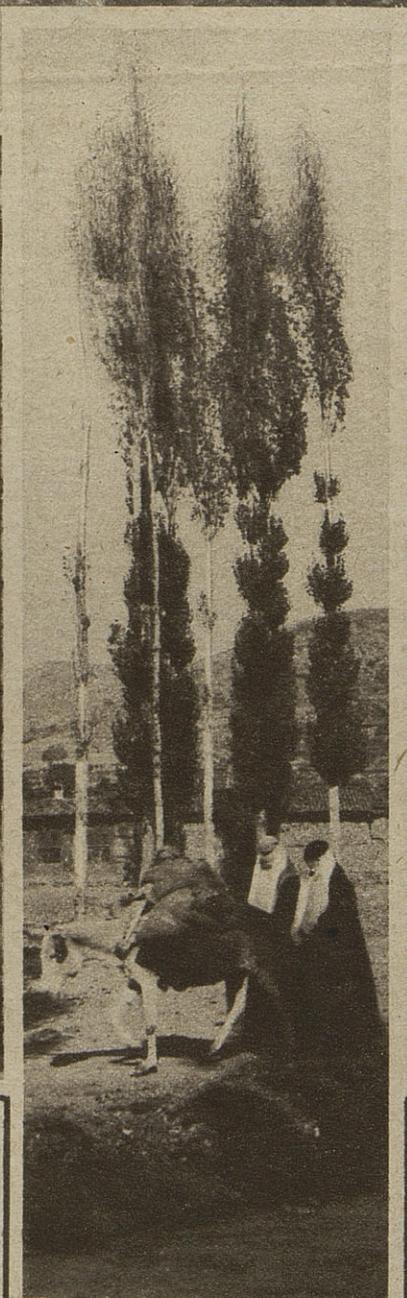


Michaelis et l'âne patient (le peuple allemand) « Je me demande combien de temps il supportera encore ce régime ! »

LES INCENDIAIRES DE MONASTIR ATTAQUENT ET... RECULENT



L'artillerie continue à se montrer assez vive sur le front Vardar-Doiran et dans la boucle de la Tcherna, dit le communiqué à l'heure où nous mettons sous presse. Dans la journée du 22 septembre, une attaque bulgare avait réussi à prendre pied momentanément dans un ouvrage de première ligne à l'est du lac Prespa : elle en avait été chassée presque aussitôt par une vio-



lente contre-attaque des troupes alliées qui retrouvèrent leurs tranchées jonchées de cadavres ennemis. Les soldats du tzar Ferdinand excellent dans le bombardement des villes sans défense, et l'incendie de Monastir qu'ils ont écrasée sous leurs obus montre bien que, comme assassins de femmes et d'enfants, ils sont dignes de leurs maîtres allemands.

J'ai vu...



Après le service divin, un général exhorte ses soldats.



La communion des Irlandais.



Un avion allemand est signalé.

SUR LE FRONT DES FLANDRES, L'ARTILLERIE BRITANNIQUE REDOUBLE D'INTENSITÉ. LES TOMMIES SEMBLENT ENCORE PRÉPARER UNE DURE LEÇON À L'ENNEMI EN RÉPONSE AUX CONDITIONS EXTRAVAGANTES QUÉ L'ALLEMAGNE MET À L'ABANDON DE LA MARTYRE BELGIQUE.

JUBOL

seule medication rationnelle de l'intestin

JUBOL

Eponge et nettoie l'intestin.
Évite l'Appendicite et l'Entérite.
Guérit les Hémorroïdes.
Empêche l'excès d'embonpoint.
Régularise l'harmonie des formes



Constipation
Entérite
Étourdissements
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

Pour rester en bonne santé
prenez chaque soir un comprimé de JUBOL

COMMUNICATIONS :
A l'Académie de Médecine (27 juin 1919).
A l'Académie de Médecine (24 décembre 1919).

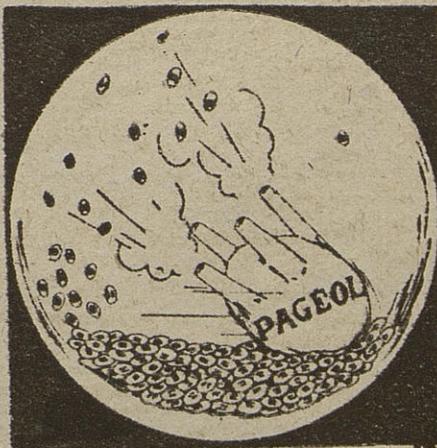
L'OPINION MEDICALE :

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol rendre à leur intestin paresseux par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la réduction intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du système compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »
D^r BUEMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Etabli Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La boîte franco 5 fr. 30

Pageol

Energique antiseptique urinaire



Le PAGEOL mitraille les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

L'OPINION MEDICALE :

« Il suffit, pour seul et unique traitement par la nouvelle méthode, de prendre, au début de chaque repas, jusqu'à complète guérison, de 15 à 20 capsules de Pageol dans les 24 heures ; quantités qui s'abaissent des deux tiers dans les états chroniques. Les résultats ne se font pas attendre : ils sont tels que, vraiment, il serait bien difficile de vouloir exiger davantage, et qui paraît tout à fait impossible de pouvoir véritablement faire mieux. »

Etabli Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La boîte franco, 6 fr. 60. Gde boîte franco, 11 fr.

D^r HENRI LABONNE,
de la Faculté de Paris, Licencié en sciences.
Médecin spécialiste.

Guérit vite et radicalement.

Supprime les douleurs de la miction.

Évite toute complication.

Communication à l'Académie de Médecine du 3 décembre 1917

J'ai vu



KERENSKY (+) CONTRE LES SOVIETS. LE GRAND PATRIOTE RUSSE VOIT SE DRESSER CONTRE LUI TOUS LES ÉLÉMENTS MAXIMALISTES MENÉS A L'ASSAUT DU POUVOIR PAR LE DÉPUTÉ TCHERNOFF, ANCIEN MINISTRE (En médaillon.)



LE GÉNÉRAL DUBAIL, GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS, EST DÉCORÉ PAR LE DUC DE CONNAUGHT



GUYNEMER, EN TENUE DE CHASSE, DEVANT SON AVION DE COMBAT, LE " VIEUX CHARLES "